

« Senor don Santos Alfaro. Trois bandits vous ont dépouillé, il y a seize ans et demi, non loin de la Bidassoa. Ils vous ont pris non seulement vos marchandises, mais vos deux enfants. Ils ont attaché ces derniers à un arbre, espérant que vous reviendriez les chercher avec l'argent fixé pour leur rançon. L'un des bandits s'était embusqué à proximité, attendant votre retour. Quelques heures après, une chaise de poste passa en cet endroit. Un homme âgé en descendit. C'était, à n'en pas douter, un Anglais ou un Américain. Le bandit, mû par un dernier reste d'humanité, avait cloué à l'arbre, au-dessus de la tête des enfants un papier portant cette inscription :

Passant : Ces deux enfants sont orphelins. Ils sont nés en Espagne. Ne t'occupe pas d'en savoir davantage ; protège-les, si tu le veux ; emmène-les au bout du monde, si tu en as envie.

« Le voyageur délia les enfants et les emporta dans sa chaise de poste qui repartit. Le bandit la suivit prudemment, et à la première halte, en causant adroitement avec le cocher, il apprit que l'Anglais ou l'Américain s'appelait sir Richard Stone. »

« Voilà mon cher monsieur, la confession que j'ai reçue du mourant et qu'il m'a autorisé à vous révéler. Ce grand coupable qui a comparu devant le tribunal de Dieu, avait conservé votre portefeuille qu'il avait trouvé parmi les marchandises volées, et qui contenait des papiers établissant votre identité. Grâce à ces précieux documents, j'ai su votre adresse. Je vous y écris cette lettre, et j'espère qu'elle vous parviendra en temps encore utile pour vous aider à retrouver, avec la grâce divine, vos enfants si méchamment enlevés à votre affection paternelle. Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde et vous rende heureux. »

« JOSÉ MARIA VAQUERO,  
Aumônier du pénitencier de Ceuta. »

L'inconnu n'avait, pendant cette lecture, perdu de vue aucun des mouvements du quaker. Lorsqu'il eut fini, il plia la lettre, la remit d'une main tremblante dans son portefeuille, puis avec un accent dont il eut été difficile de suspecter la sincérité.

— Ah ! mylord ! Sans vous mes pauvres enfants auraient infailliblement péri !

Les larmes jaillirent plus abondantes de ses yeux, et sa main chercha celle du quaker. Il la saisit avec exaltation et la couvrit de baisers.

Le langage de cet homme était si simple, si franc, le témoignage qu'il produisait si concluant, la concordance des faits si manifeste, la reproduction des termes du billet cloué à l'arbre si absolument exacte, que sir Richard ne pouvait hésiter à ajouter foi à tout ce qu'il venait d'entendre. Aussi d'une voix très émue :

— C'est à la Providence, dit-il, beaucoup plus qu'à moi que doit s'adresser votre reconnaissance. Je n'ai été que l'instrument des desseins de Dieu.

L'inconnu n'avait pas attendu la fin de cette phrase pour se jeter dans les bras du quaker :

— Ah ! merci ! merci ! encore une fois merci ! Vous êtes mon sauveur comme vous avez été le leur.

Il y eut un silence.

Malgré son flegme, sir Richard ne pouvait maîtriser son trouble, et plus d'une fois il avait porté la main à ses yeux humides.

Tout à coup l'inconnu se leva et avec un geste de supplication :

— Ah ! mylord, mettez, je vous en conjure, le comble à votre bonté, à vos bienfaits, en ne prolongeant pas l'impatience que j'ai de voir mes enfants, de les embrasser ! Il me reste, je le sais, peu de droits sur eux. S'ils me doivent la vie, vous les avez sauvés de la mort, vous les avez élevés, vous leur avez, sans nul doute, donné une brillante éducation, et leur pauvre père, dont ils ne savent peut-être plus même le nom, ne peut invoquer d'autre titre à leur attachement que son inaltérable amour pour eux. Mais vous comprenez mon insistance, n'est-il pas vrai, mylord, vous l'excusez, n'est-il pas vrai, et vous ne voulez pas faire durer mes angoisses ?

Le quaker s'abstint une minute de répondre.

— Vos enfants, dit-il, ont tous deux l'âme noble et sensible ; je n'ai pas eu besoin de leur apprendre à ne pas vous oublier, et l'un et l'autre n'ont cessé de prier Dieu pour vous et d'espérer que

vous leur seriez rendu. Mais la joie que va leur causer votre retour serait, je pense, trop brusque s'ils n'y étaient pas préparés. Votre fille surtout est un de ces cœurs délicats qui ne peuvent ressentir, sans péril les commotions violentes, même quand elles ont pour cause l'excès du bonheur. Nous pourrions compromettre sa santé, si nous ne tenions pas compte des ménagements que réclame toujours l'annonce d'une semblable nouvelle.

L'inconnu fit un geste imperceptible de dépit, mais aussitôt avec un air de parfaite soumission :

— Je n'ai qu'à vous obéir, mylord. Votre prudence me prouve une fois de plus votre sollicitude.

Sir Richard avait tiré le cordon de la sonnette. Thomson parut :

— Prévenez Mlle Virginie et M. Horace que je désire les voir à l'instant même.

Le majordome s'inclina, mais ne bougea pas de place.

— Les señoritos sont sortis ensemble il y a une heure, dit-il, et m'ont averti qu'ils ne rentreraient pas avant le dîner. Je crois avoir entendu qu'ils se proposaient de faire une visite à dona Ana de Balboa, et de là une promenade en voiture.

Le quaker se tourna vers l'étranger.

— Je suis désolé de ce contre-temps, dit-il.

— J'ai attendu seize ans et demi, je suis de ceux, mylord, qui savent se résigner.

— Revenez ce soir même vers huit heures, nous vous attendrons avec la plus grande impatience.

— La mienne sera tout aussi vive, mylord.

Le visiteur saisit de nouveau la main que lui tendait son interlocuteur.

— Ah ! mylord, s'exclama-t-il, rien ne pourra épuiser ma gratitude.

Il se baissa jusqu'à terre pour se répandre en salutations, et, reconduit par Thomson, gagna la porte de la chambre, non sans se retourner plusieurs fois pour renouveler ses protestations de dévouement.

#### IX. — UN BON PÈRE DE FAMILLE

A peine le visiteur fut-il éloigné que Sir Richard retomba dans ses réflexions. Le nouvel incident qui venait de se produire ne faisant qu'ajouter aux perplexités de sa situation une complication encore plus embarrassante.

Un moment, le quaker s'était laissé convaincre par les paroles et les prières de Virginie. Sans abandonner son projet de départ, il avait incliné à céder aux vœux de la jeune fille et il était presque décidé à l'emmener avec lui en Amérique.

Brusquement, l'arrivée inopinée de don Santos Alfaro avait traversé ce plan.

Il était vraisemblable que le colporteur réclamerait le privilège de la paternité et ne voudrait pas se séparer de ses enfants, si longtemps perdus pour lui. Virginie était mineure ; elle serait obligée de suivre son père. Mais comment accepterait-elle ce devoir ? Comment pourrait-elle, sans en avoir le cœur brisé, se soumettre à une obligation qui devrait l'éloigner, peut-être à jamais, de celui à qui, peu d'heures auparavant, elle avait témoigné et juré un attachement si profond.

Le quaker cherchait vainement la solution de ce pressant problème, lorsque Thomson vint lui annoncer que les deux jeunes gens l'attendaient au salon, suivant son désir. Il se leva, se regarda dans la glace, composa son visage, essayant un sourire pour le rasséréner, reprit sa gravité habituelle et alla rejoindre, sans précipiter le pas, ses enfants d'adoption.

— Eh bien donc, père, s'écria Horace joyeusement et s'empressant de courir à sa rencontre et en lui prenant les deux mains avec une tendresse toute filiale, vous avez donc à nous apprendre un événement extraordinaire ?

— Extraordinaire, en effet, mon cher murillo, et presque miraculeux. Préparez-vous mes enfants, à recevoir la nouvelle du plus grand bonheur qui puisse vous échoir.

Horace et Virginie entraînèrent le vieillard sur un canapé et l'obligèrent à s'asseoir entre eux.

— Cette après-midi s'est présenté chez moi un

homme déjà vieux, d'un air respectable, qui se dit marchand colporteur retiré des affaires et prétend être votre père.

Les deux jeunes gens eurent un tressaillement. — Notre père ! s'exclamèrent-ils en se regardant mutuellement avec stupeur.

Il y eut un moment de silence.

— Oui, mes amis, votre père, reprit le quaker. Celui que nous cherchions inutilement depuis tant d'années est enfin retrouvé. Les preuves de son identité sont manifestes.

Sir Richard se tut pour étudier sur leur physionomie l'effet de cette soudaine révélation.

— Notre père ! répéta Horace.

— Où est-il ? s'écria Virginie. Pourquoi n'est-il pas déjà dans nos bras ?

— Comme vous étiez absents, il a dit qu'il reviendrait ce soir.

— Un père qui a passé seize ans de sa vie sans avoir aucune nouvelle de ses enfants, ne dit pas : « Je reviendrai, » il attend.

Cette réflexion, échappée à Virginie, en quelque sorte malgré elle, fut soulignée par un geste de doute que le peintre ne put réprimer.

— Virginie a raison, dit-il.

Sir Richard rapporta mot pour mot l'entretien qu'il venait d'avoir avec le visiteur. En dépit de la lettre produite par le colporteur à l'appui de ses assertions, les deux jeunes gens ne pouvaient se défendre un sentiment d'incrédulité. Il y avait, ou ret. dans le récit de don Santos Alfaro, à côté de grandes probabilités d'authenticité, une invraisemblance que leur joie tâchait de rendre explicable et qu'un soupçon involontaire persistait à ne pas écarter tout à fait.

Ces pensées les absorbèrent pendant tout le dîner. A peine échangèrent-ils quelques paroles avec le quaker, livré lui-même tout entier à ses méditations.

Huit heures sonnèrent lorsqu'ils étaient encore à table.

A ce moment, Thomson ouvrit la porte, et d'une voix haute annonça :

— Monsieur don Santos Alfaro.

Le visiteur qui répondait à ce nom s'avança dans la chambre d'un air qui accusait plus d'embarras que d'émotion.

Virginie avait fixé ses regards sur lui et, portant la main à son cœur, elle s'étonnait de ne pas le sentir battre plus rapidement que de coutume.

Horace et sir Richard s'étaient levés.

Don Santos était très pâle.

— Quoi, dit-il d'un accent suffoqué, cette señorita serait mon Agueda, ce jeune homme serait mon Richard ! Ah ! mon Dieu ! Je ne sais ce que j'éprouve. Permettez-moi de m'asseoir.

Il se laissa tomber sur un siège.

Horace et Virginie, obéissant à un mouvement de tendresse, s'étaient rapprochés de lui.

— Mes enfants ! fit-il d'une voix défaillante en leur tendant les bras.

Mais ces bras retombèrent lourdement le long de son corps comme si tout à coup ses forces l'avaient abandonné, et, exhalant un soupir, il ferma les yeux.

Virginie, croyant qu'il s'était évanoui, saisit le cordon de la sonnette.

— Non, ce n'est rien, ma fille, murmura don Santos avec un sourire de bonté. Ah ! il y a si longtemps que je vous cherche ! Et dire que je vous vois là tous deux, si grands, si beaux ! Que voulez-vous ? Un père ne commande point à son émotion !

Il parlait et pleurait si sincèrement, il y avait tant de vraie sensibilité dans son visage doux et calme, encadré de cheveux blancs comme la neige, que Virginie s'élança vers lui en poussant un cri et lui jeta ses deux bras au cou.

Cette scène d'effusion muette se prolongea pendant plusieurs minutes. Des larmes brillaient dans les yeux de tous les assistants.

Don Santos répéta la narration qu'il avait déjà faite à sir Richard.

— Et ma mère ? demanda Virginie. Ah ! parlez-nous d'elle, je vous en supplie !

— Elle est morte, il y a longtemps, ma chère fille. C'était une sainte femme qui vous aimait si ardemment qu'une fois séparée de vous, elle n'a pu survivre à sa douleur.

Un long sanglot acheva cette phrase.

Les deux jeunes gens étaient sans voix.